1

Prêt-à-porter de printemps

Parfois, Bettina pensait que si elle n'avait pas eu de sœur, elle ne s'en serait pas portée plus mal. Elle eût préféré l'équivalent… en frères. Ou mieux : une jumelle. Deux elle-même.

Elle se le disait souvent au printemps parce que c'est une période particulièrement éprouvante dans la vie d'une fille qui a quatre sœurs.

Le printemps s'annonçait toujours par les allergies primeurs d'Enid. Et par l'absence de Basile, le fiancé de Charlie, qui passait dix jours chez son frère viticulteur à Orange.

On savait enfin qu'il (le printemps) arrivait quand Charlie, leur aînée, faisait irruption dans le salon et qu'au lieu de beugler : « Décidément ça ressemble à l'estomac d'une chèvre, ici ! », elle demandait :

– Mes genoux, vous en pensez quoi ?

Un vague quelque chose, de l'ordre de la cloche d'alarme, agitait alors l'esprit de ses sœurs.

– On pense quoi… ?

– De quoi ?

– Oui, quoi ?

– De mes genoux !

– On en pense quoi ?

Il ne s'agissait pas d'une surdité collective, mais d'une légitime stupeur ; les rotules de Charlie n'étant jamais, aux autres saisons, un sujet de conversation.

Ce printemps-là ne fit pas exception.

Enid, Geneviève, Bettina et Hortense contemplèrent leur aînée. Jupe remontée, Charlie tournicotait sur les talons afin d'exhiber, pile, face, les articulations en question.

– Pourquoi ? demanda Enid, méfiante.

Il pouvait s'agir d'un piège. Du genre de ceux que vous tendait Pélagie Neveu, la mono de la classe d'équitation, qui vous interpellait avec la mine de qui vous a mitonné tendrement une tarte normande :

– Que ceux qui ont vu *Titanic* lèvent le doigt !

Hop ! Enid et tous les élèves avaient levé quinze doigts chacun, remplis d'espoir – en attendant de l'être de tarte.

Pélagie Neveu avait susurré :

– Tout ça ? Bravo. Qui l'a vu deux fois ?

Tout le monde re-hop ! Sauf Enid. Qui avait dit adieu à la tarte normande et maudit Hortense, laquelle l'avait dissuadée d'aller revoir *Titanic* sous prétexte que Leonardo avait le gabarit d'un cachalot, qu'il était donc à sa place au fond de l'eau.

Pélagie avait enchaîné illico :

– Ceux-là, rassemblez les harnais, rangez-les par numéros, graissez les selles, mettez-les dans les box, changez les litières, et…

Enid avait, ce jour-là, perdu une grande part de sa confiance en l'humain adulte. Et finalement remercié Hortense.

– Tes genoux ? répéta Bettina, circonspecte. Eh bien… Ce sont des genoux.

L'ourlet retomba. Charlie ne se satisfaisait pas du tout de cette affirmation. Geneviève se hâta d'ajouter :

– Tu as des rhumatismes ?

– Ah, parce que pour toi je suis entrée dans l'ère du lumbago et de l'ostéoporose ?

Charlie fit demi-tour, l'air pincé. Geneviève la rattrapa :

– Ils sont renversants, tes genoux. Tu as des genoux à se mettre à genoux. Si j'avais à choisir entre une caisse de Bart Simpson en chocolat et ton genou droit, je prendrais le genou.

Charlie cala le poing sur sa hanche.

– Qu'est-ce qui cloche avec mon gauche ?

Elle poursuivit :

– Hier soir, avec les restes de deux robes j'en ai fabriqué une troisième et, hum, j'aimerais votre avis.

Elle courut chercher la robe et la plaqua contre elle. Bettina eut un hoquet. Geneviève se mordit la lèvre. Enid émit un OOOOuch.

– C'est… pour… toi ?

– Meu-oui.

Charlie arborait l'expression de ceux qui lancent une blague qu'ils sont seuls à trouver rigolote.

– Mon avis, dit Hortense, c'est qu'elle descend trop bas du haut…

– … et monte trop haut du bas ! compléta Bettina.

La robe était magnifique. Du satin partout, du rouge, du gris, du vert, du doré. Bref, une robe de top model, de festival de Cannes.

Mais pas pour Charlie. Pas leur sœur.

Aucune sœur !

– Elle n'est pas… trop… euh…

– Courte ? (Charlie pouffa.) Si. Mais puisque j'ai des jambes de fée.

Bettina insista :

– Tu ne crois pas qu'elle est… enfin…

– Décolletée ? Si. Mais puisque j'ai…

– Tu as… ?

– Des seins de déesse.

– C'est Basile qui dit ça ? demanda Enid.

Geneviève ne disait mot, et contemplait une de ces cartes dont M. Souarédissé, marabout africain qui habitait non loin de son lycée, inondait les élèves à chaque sortie. Elle venait de la retrouver au fond de sa poche :

« Idissé Souarédissé, résultats surprenants et définitifs. Succès, bonheur, magie sexuelle, emprise irrésistible, chance mystérieuse, encerclement protecteur, désenvoûtement… »

Que signifiait « encerclement protecteur » ? Et « chance mystérieuse » ? Quant à « magie sexuelle »…

– Des seins de déesse, répéta Charlie. Et Geneviève a dit il y a cinq minutes que mes genoux…

– J'ai pas dit tous tes genoux. J'ai dit le droit !

– Tu vas porter ça ? demanda Hortense comme elle aurait demandé : « Tu vas manger cette compote de hannetons ? »

– Pourquoi pas ?

– Quand ?

– À l'occasion.

Elles soupirèrent. Si Charlie projetait de mettre cette robe « à l'occasion », il y avait des chances que celle-ci ne se présente jamais… puisque Charlie ne portait jamais de robe ! Excepté une fois l'an, en début de printemps. Le lendemain elle revenait à ses bons vieux pantalons.

Geneviève poursuivit sa lecture distraite de la prose de M. Souarédissé :

« Retour de l'infidèle, numéros gagnants du Loto, il te prévient si le train ou l'avion que tu dois prendre va s'accidenter, il… »

– Train ! cria-t-elle soudain. Harry ! Désirée !

Elles se levèrent d'un bond, électrisées. Train ! Gare ! Petits cousins ! De Paris !

Car c'était là un autre signe de printemps : Harry et Désirée, les enfants de leur tonton Florentin – plus connu sous le vocable familial de « frère barjo de maman » –, venaient chaque année passer les va-cances à la Vill'Hervé. Leur train était annoncé pour 17 h 11.

Il était 17 h 00.

*
* *

Voilà comment, par cet adorable samedi d'un printemps à peine né, Charlie, Geneviève, Bettina, Hortense et Enid – respectivement 23, 15, 13, 12 et 9 ans – débarquèrent au triple galop à la gare.